

LA RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
L. V. 4 N

FRANC PARLER

Tout va de mal en pis, paraît-il. Les bons journaux conservateurs qui, depuis dix années, nous annoncent un cataclysme et un effondrement général pour... demain matin, sont plus affirmatifs que jamais.

Les temps sont arrivés : la catastrophe est là, ils la voient, ils la sentent, ils la touchent : nous allons rouler dans l'abîme. Et un double abîme s'il vous plaît : abîme intérieur avec les anarchistes menaçants et débordants, abîme extérieur avec la question d'Orient, prodrome d'une conflagration Européenne.

Ajoutez y la comète qui, avec un détour de quelques millions de lieues pourrait brûler notre globe comme un paquet d'allumettes, pas de la régie, — et nous voilà jolis garçons pour la saison d'été.

Une consolation nous reste pourtant, c'est que la grosse affaire Egyptienne aille se noyer dans le Nil, ou s'égarer dans un Congrès, ce qui est tout un... Les déclarations de M. de Freycinet ne laissent guère de doute à cet égard, et il faut reconnaître, qu'en dépit de certaines excitations, notre ministre des affaires étrangères n'a pas précisément tort de ne point se jeter, tête perdue, dans une de ces aventures orientales qui finissent toujours mal pour nous.

Le temps du Don Quichottisme est passé en France, et nous devons renoncer pour jamais au rôle de gendarme international.

Quant au socialisme qui fait heureusement plus de bruit que de besogne, il serait temps néanmoins d'enrayer un peu ses ardeurs intransigeantes qui

trouveront bientôt l'assassinat trop doux et la potence trop réactionnaire pour les infâmes bourgeois. Il faudra le dépeçage et après l'anthropophagie.

Des côtelettes de bourgeois sur le gril ! voilà qui doit faire venir l'eau à la bouche à la diva Louise Michel et à ses cuisiniers ordinaires.

Tout en tenant compte des éléments de gaieté que nous procurent ces extravagances, il y aurait donc quelques précautions à prendre, ne fût-ce que pour rassurer nombre de gens timides qui commencent à trouver exagéré que l'on puisse provoquer à l'assassinat et pousser à l'émeute, avec autant de facilité que l'on propose un panier de fraises.

C'est pourquoi un peu plus de fermeté, de décision et d'esprit de gouvernement ne messierait pas, à l'intérieur, comme à l'extérieur. La politique du laisser aller et du laisser faire a ses agréments et peut-être ses avantages avec des hommes d'espèce raisonnable, mais si vous vous trouvez en présence de fous furieux, cette condescendance perd beaucoup de son charme.

La France républicaine est, aujourd'hui, absolument maîtresse de ses destinées et de son avenir. Pas l'ombre de prétendant à l'horizon. Le comte de Chambord s'enfonce de plus en plus dans son caveau de famille, messieurs d'Orléans se déclarent satisfaits des compliments académiques de M. Renan, et le prince Napoléon n'a plus la force de soutenir même un journal...

En cet état, la République rassurée contre toute escalade n'a plus à se défendre que contre elle-même et le moment nous semble venu d'y pourvoir, car un suicide serait trop bête...

JACQUES BARBIER.

LA MAIRIE

ET LES

TISSEURS (?) DE LYON

Ils étaient, samedi, deux ou trois mille à la Rotonde, je parierais bien qu'il n'y avait pas là cinquante tisseurs ayant donné, depuis un an, dix coups de battant sur un métier.

Déjà, à la dernière réunion où il avait été décidé qu'on irait en députation demander un million à la mairie pour organiser la grève contre les patrons, on avait pu constater le même phénomène. Pas un tisseur n'était allé s'égayer au milieu des aimables collectivistes, socialistes, partageux, communeux, anarchistes et autres farceurs qui remplissaient la grande salle de l'Alcazar. La chambre syndicale des ouvriers en soie avait d'ailleurs énergiquement protesté, dès le lendemain, contre les fantaisies étranges de ces délégués qui demandaient tout simplement un million aux contribuables de Lyon pour tuer dans notre ville le commerce et l'industrie de la soie.

Quoiqu'il en soit, la mairie de Lyon a cru devoir parlementer avec eux. Grave faute. On ne répond pas à de certaines insanités et quand on y répond, on s'expose à ce qui est arrivé.

N'ayant pu obtenir leur million (il n'eût plus manqué que cela,) ils ont convoqué de nouveau leurs fidèles ; et alors, vous pouvez supposer le débordement d'injures auquel on s'est livré contre l'administration et le conseil municipal. On les a voués aux gémonies, on les a traités comme on sait traiter les gens dans cette couche spéciale de la démagogie Lyonnaise et on s'est promis d'appliquer à leur égard les règles professées par le *Droit social*. Le *Droit social* est, vous le savez, un journal plus qu'étrange, qui ne se vend pas, mais qui a de l'argent quand même pour faire paraître des numéros qui sont des manuels d'assassinat et de pillage. On s'y attaque plutôt aux hommes du parti républicain qu'à ceux des partis réactionnaires. Qui est ce qui paye cette sanglante ordure ? Mystère et tartuferie. Passons.

Bref, on a beaucoup parlé, à la Rotonde, de fusiller le maire, de pendre un millier de patrons, de pétrolier les villes, de piller les campagnes, vous voyez cela d'ici ; et ces messieurs anarchistes qui patronnent le *Droit social* étaient venus en nombre. En leur qualité de travailleurs qu'ils travaillent pas, ils avaient cru pouvoir remplacer les tisseurs absents et faire du tapage et du scandale à leur place et sous leur couvert. Et ils s'en sont donné à cœur joie.

Puis on a voté des résolutions : entre autres, celle de ne plus payer ni impôts ni loyer tant que le million en question ne serait pas donné par la mairie.

A quoi les deux ou trois mille citoyens présents ont répondu par un formidable bravo d'acquiescement, et voilà l'affaire arrangée.

En somme, cela est aussi peu sérieux que possible. C'est un remous de l'écume d'une grande ville ouvrière. Il vaut mieux que la chose se produise en plein jour ; de cette façon, on voit mieux de quoi il s'agit et il n'y a plus là de mystère permettant de grossir les faits, de les dénaturer au besoin, et d'en effrayer d'autant l'opinion publique.

Ce qu'il y a de déplorable là dedans, c'est que la faiblesse inexplicable de la municipalité ait permis à ces délégués d'entrer en pourparler avec elle et de discuter leur demande insensée. Dès lors ils se sont sentis forts d'une entrevue où on ne leur avait pas dit, dès le début, qu'ils étaient d'impudents farceurs et ils ont traité avec le maire de Lyon de puissance à puissance : La puissance des anarchistes opposée à celle du premier magistrat de notre vieille et laborieuse cité !...

Si encore on avait pu espérer leur faire entendre raison, on comprendrait que le maire eût tenté une démarche conciliatrice. Mais il faudrait être plus naïf que ne l'est le chef de notre édilité pour supposer un seul instant qu'il ramènerait ces brebis galeuses. Ces gens là réclament la liquidation sociale et beaucoup de sang avec. C'est aussi bien la tête de M. Gailleton que celle de M. Lemire qu'ils visent. Plutôt même la première que la seconde.

Quant à la fortune publique, ils n'ont rien et veulent tout ; et ils partent de ces deux principes : inutile de travailler pour acquérir la propriété ; mieux vaut tuer les bour-

Feuilleton de la RENAISSANCE

LA

Comédie Egyptienne

AVEC OU SANS MUSIQUE

Premier Acte

LA CONSPIRATION

Araby-Bey. — Sommes-nous seuls !
Aly-Fehmy. — Oui mon colonel.
Araby-Bey. — Alors écoutez !
Abdallah-Pacha. — Attendez que je ferme bien la porte : rien n'est traître comme les serrures orientales.
Araby-Bey. — Surtout lorsqu'elles sont fabriquées par ces gredins d'Anglais.
Aly-Fehmy. — Oui mon colonel.
Araby-Bey. — Maintenant délibérons ! Vous savez que la situation n'est pas tenable.
Aly-Fehmy. — Oui mon colonel.
Araby-Bey. — Le vice-roi se fiche de nous.
Abdallah-Pacha. — Oh complètement !
Araby-Bey. — N'a-t-il pas émis la pro-

position, l'autre jour, de nous payer notre solde en papier Turc ?

Araby-Bey. — Et quelle solde ? Un traitement dérisoire : à peine de quoi acheter son tabac.

Abdallah-Pacha. — Le fait est que l'existence n'est plus possible depuis que les Commissaires Français et Anglais prétendent tenir nos livres.

Araby-Bey. — Prétention monstrueuse qui ne permet plus le moindre grattage. Peut-on vivre sans grattage ?

Abdallah. — Non, on ne peut pas vivre sans grattage.

Araby-Bey. — N'est-ce pas votre avis, mon cher Fehmy ?

Aly-Fehmy. — Oui mon colonel.
Araby-Bey. — Voilà donc un premier point établi : Il faut rétablir la gratte !

Abdallah-Pacha. — La gratte ou la mort !

Araby-Bey. — Maintenant ce n'est pas tout : il y a aussi la question des femmes, Vous savez que le harem est soumis à une tyrannie odieuse.

Aly-Fehmy. — A qui le dites-vous ? Ayant essayé, l'autre jour, d'envoyer une paire de bottines Louis XV à une jeune Circassienne qui me veut du bien, la malheureuse a reçu cinquante coups de bâtons sur la plante des pieds.

Araby-Pacha. — J'ai mieux que ça. Vous n'ignorez probablement pas que la seconde favorite ne m'est point indifférente.
Aly-Fehmy. — Oui, ça se dit assez dans l'armée.

Araby-Bey. — Je devais avoir un entretien secret avec elle, l'avant-dernière nuit, entre une heure et deux heures du matin.

Tout était arrangé : J'avais corrompu l'Eunuque avec deux onces d'opium et une pièce de quatre sous. J'arrive à la porte, je fais le signe convenu, et savez-vous qui je trouve ?

Aly-Fehmy. — Un janissaire !

Araby-Bey. — Si ce n'eût été que ça, je l'aurais éventré.

Aly-Fehmy. — Alors deux janissaires ?

Araby-Bey. — Ni un ni deux, mais le vice-roi en personne...

Aly-Fehmy. — Diable !

Araby-Bey. — ... Qui me dit d'un air narquois : Fatma est occupée, mais si tu veux sa négresse...

Abdallah. — Pas mal joué.

Araby-Bey. — Si bien joué que j'ai juré sur les Pyramides de me venger de cette humiliation et de cet outrage. Voulez-vous me suivre ?

Aly-Fehmy. — Oui mon colonel.

Araby-Bey. — Dans une heure nous soulèverons nos régiments, dans une heure et demie nous sommes maîtres de l'Egypte...

Abdallah. — Et Tewfik ?

Araby-Bey. — Tewfik, le misérable, j'hésite entre le cordon vert et le pal.

Abdallah. — Le pal serait plus patriotique.

Araby-Bey. — Nous verrons cela ; en attendant, nous le consignerons dans son palais.

Enfermons-le et dès ce soir,
Dans la chambre au fond du couloir !

Abdallah. — Et les Commissaires, vous oubliez les Commissaires ?

Araby-Bey. — Les Commissaires, innocent ! Tu vas voir comme je les roule !

Second acte

LA DÉCHÉANCE

Le Commissaire Français. — Eh bien mon cher collègue voilà du nouveau.

Le Commissaire Anglais. — Aoh yès ! Très nouveau.

Le Commissaire Français. — Ce pauvre Tewfik fermé, verrouillé, cadennassé... L'avez-vous vu ?

Le Commissaire Anglais. — Aoh yès, par la fenêtre.

Le Commissaire Français. — Eh bien que dit-il de tout ça ?

Le Commissaire Anglais. — Il dit qu'il voudrait bien s'en aller.

Le Commissaire Français. — Sans doute, mais que devons nous faire dans ce gâchis ?

Le Commissaire Anglais. — Référer à notre gouvernement.

Le Commissaire Français. — Vous pensez que ça suffira ?

Le Commissaire Anglais. — Je ne sais pas, mais il faut toujours référer à son gouvernement.

Le Commissaire Français. — Référons. référons ! Il me semble qu'on frappe à la porte. Est-ce qu'on viendrait nous arrêter, comme l'autre ?

L'Anglais. — Aoh non ! on n'arrête pas un Commissaire Anglais, un Français peut-être bien.

Le Commissaire Français. — Charmant collègue... Eh bien entrez, qu'est-ce qu'il y a ?

Un envoyé. — Son Excellence Araby-Bey voudrait parler à Son Excellence le Commis-

geois pour leur prendre ce qu'ils possèdent.

Si la misère veut se laisser pendre, la conciliation pourra trouver là un terrain pratique. Sinon, nous ne voyons guère comment on se mettra d'accord.

Il fallait donc renvoyer ces messieurs avec les honneurs dus à leurs théories au picrate de potasse et ne pas leur dire qu'on examinerait, qu'on verrait, qu'on étudierait s'il est possible de prendre leur demande en considération, et patati et patata, toutes fins de non recevoir qui équivalent presque à un aveu de l'honorabilité de leur cause.

Il eût été plus sage, plus habile et plus digne de refuser toute entrevue avec des délégués que ne déléguait aucun corps sérieux, — ouvrier ou électoral, — et de proclamer hautement qu'il n'y avait là qu'une manœuvre louche à laquelle restaient étrangers tous les tisseurs de Lyon.

De cette façon, on ne raconterait pas, dans tous les journaux de Paris, que la grève est imminente et que le maire de Lyon le sait bien, lui qui a des entrevues avec les délégués des tisseurs qui lui demandent un million pour aider à cette grève, sous peine de voir refuser loyers et impôts par toute la population ouvrière de la Croix-Rousse.

Nos confrères, — ceux qui sont de bonne foi, — peuvent se rassurer ; les percepteurs et les propriétaires ne s'apercevront pas de cet ultimatum terrible : Les vrais ouvriers qui payent des impôts et des loyers n'étaient pas à la Rotonde, pas plus que ceux qui vivent honnêtement en travaillant sur des métiers.

EGYPTIANA

Le gâchis égyptien qui fait pâlir tant de diplomates et manœuvrer tant de télégraphes, est en résumé d'une simplicité biblique, et le sphinx accroupi au pied des Pyramides doit joliment rire de voir nos hommes d'Etat se mettre la cervelle à l'envers pour si peu de chose.

De quoi s'agit-il en somme ?

Il s'agit, comme dans toutes les complications orientales d'une vulgaire question d'argent et de piraterie financière.

Mettre la main sur la caisse...

Telle est, en quelques mots, toute la politique du farouche Arabi-Bey et de ses amis.

Mettre la main sur la caisse et, bien entendu, ne payer personne, ne pas donner la moitié d'un sequin aux créanciers, à ces chiens de Giaours trop honorés d'avoir apporté leurs écus aux enfants du Prophète.

Le Grand-Turc ayant donné l'exemple, ses fidèles vassaux ne pouvaient se dispenser de suivre ces nobles traditions.

La présence de deux Commissaires Européens investis du droit de surveiller la rentrée des impôts et de mettre leur nez dans les comptes du Trésor, ne pouvait convenir longtemps à nos bons Orientaux qui consentent bien à emprunter, mais jamais à rendre. Aussi, du jour où les co-

lonels ont vu le malheureux Tewfik trop disposé à accepter la comptabilité Européenne et à solder ses coupons, ils se sont écriés en chœur : Tewfik nous trahit, Tewfik renie ses Dieux et sa patrie. Un Khédive qui paie ses dettes, il n'en faut plus !

Et en vingt quatre heures la révolution était faite.

Il est donc inutile de chercher ailleurs que dans des convoitises financières les causes du soulèvement égyptien.

Tous ces orientaux, tous ces descendants de Mahomet, sont par éducation et par instinct les plus grands flibustiers du monde.

Ne pouvant, comme les Barbaresques, leurs aïeux, se livrer à la piraterie armée et courir sus aux navires marchands que protègent aujourd'hui de malencontreux cuirassés, ils se sont rattrapés et rattrapés largement sur la banqueroute.

Il n'est guère de prise et d'embargo, en effet, qui pourrait égaler les bénéfices réalisés sur les jolis emprunts dont on ne paie ni le capital ni l'intérêt... Faites le compte des centaines et des centaines de millions égarés dans les valeurs à turban, et dites-nous si les Croyants n'ont pas cent fois et mille fois plus gagné à ce petit commerce qu'à la capture des galions d'Espagne.

Ils ne demandent donc qu'à continuer et le vieil adage : Allah est grand et Mahomet est son prophète, a pour corollaire indispensable aujourd'hui le cri de triomphe de Robert-Macaire : Enfin nous avons fait faillite !

Faire faillite : voilà l'*alpha* et l'*omega* de toute la politique mahométane.

Le Grand-Turc a commencé, les sujets suivent, et en dehors de quelques effervescences de fanatisme local, vous ne trouverez pas dans les complications, les révolutions ou les soulèvements orientaux, autre chose qu'une question de caisse greffée sur une escroquerie.

Le moyen de mettre fin à ces fourberies perpétuelles ?

Eh Seigneur ! il n'y en a pas deux : Il faut liquider l'Orient, comme on liquide une industrie en déconfiture.

Déclarez la faillite, nommez des juges commissaires, nommez des syndics ; donnez-leur le nom qu'il vous plaira, mais donnez-leur surtout des pouvoirs assez étendus et une protection assez efficace, pour que nous ne voyions pas reparaître, tous les six mois sur l'affiche, cette vieille et éternelle comédie qui ne permettra jamais à l'Europe de dormir tranquille.

Comptez ce qu'il a coûté de sang et d'argent ce problème oriental !

Des batailles se sont livrées, des milliers d'hommes se sont massacrés, des provinces se sont ravagées, des nations se sont ruinées, des diplomates se sont assemblés.

saire Anglais et à Son Excellence le Commissaire Français.

Le Commissaire Français. — Voilà bien des Excellences... Dites que nous l'attendons.

Araby-Bey. — Excellences...

Le Commissaire Français. — Bonjour colonel, vous allez bien dites-donc !

Araby-Bey. — Je ne vais pas mal je vous remercie.

Le Commissaire Anglais. — Très poli le colonel.

Le Commissaire Français. — Il ne s'agit guère de politesse. Est-ce que ça va durer longtemps votre petite révolution ?

Araby-Bey. — Je venais justement pour m'entretenir de ce sujet avec vos Excellences.

Le Commissaire Anglais. — Vous savez que nous en avons réteré à nos gouvernements.

Araby-Bey. Je m'en doutais, puisque j'ai lu les dépêches.

Le Commissaire Français. — Pas mal pour un égyptien. Mais enfin qu'est ce que vous voulez de ce pauvre Tewfik ?

Araby-Bey. — Peu de chose.

Le Commissaire Français. — Mais quoi encore ?

Araby-Bey. — Deux clefs seulement.

Le Commissaire Français. — Ça dépend lesquelles ?

Araby-Bey. — Oh deux petites clefs : la clef du harem...

Le Commissaire Français. — Ah mon gaillard ! La chose pourrait s'arranger, car il y a des accommodements avec le harem...

Araby-Bey. — Et la clef de la caisse.

Le Commissaire Anglais. — Aoh non : la clef de la caisse, nous la tenons !

Araby-Bey. — Je le sais et c'est précisément pour ça...

Le Commissaire Français. — Vous avez donc bien besoin d'argent ?

Araby-Bey. — Dame, vous savez ! au service de l'Egypte, le militaire n'est pas riche.

Le Commissaire Français. — Très civilisés, ces Egyptiens, ils connaissent même l'opéra-comique.

Araby-Bey. — J'ai fait mes classes en Europe.

Le Commissaire Français. — Je m'en doutais, et vous vous appelez peut-être Durand, avant de venir en Egypte ?

Araby-Bey. — Non Excellence, j'ai vu le jour à l'ombre des Pyramides.

Le Commissaire Français. — Tant pis, car ça m'aurait fait un sujet d'opérette : Araby-Bey se faisant sacrer roi d'Egypte, sous le nom de Durand 1^{er}, quel triomphe pour l'influence Française !

Le Commissaire Anglais. — Qu'est-ce que vous dites ?

Le Commissaire Français. — Je vous dis que c'était de l'opérette. Mais enfin, voyons Araby, qu'est ce que vous voulez ?

Le Commissaire Anglais. — Aoh yès que volez-vous ?

Araby-Bey. — Je l'ai déjà dit : la clef du harem.

Le Commissaire Français. — Bon, on s'arrangera pour cela.

Araby-Bey. — Et la clef de la caisse.

Le Commissaire Français. — C'est trop cher.

Et pourquoi, dans quel but, pour quel résultat ?

Pour tourner autour du même cercle, rouler le même rocher de Sisyphe et remplir le même tonneau des Danaïdes, non pas avec de l'eau, mais avec du sang et des larmes.

Ne serait-il pas temps d'en finir avec cet épopée sinistre et burlesque à la fois ?

On parle d'un Congrès, d'un cinquantième ou d'un centième Congrès, pour arranger les choses !

Va pour le Congrès ; nous ne nous opposons pas au Congrès. Seulement que les diplomates le sachent bien, se le disent et se le redisent, autour de leur tapis vert.

Tant qu'ils ne prendront pas de résolution énergique et radicale, tant qu'ils ne porteront pas le fer rouge sur ce chancre oriental qui épuise et dévore l'Europe, les mêmes troubles, les mêmes désordres, les mêmes accidents se reproduiront fatalement.

Il y a là une plaie trop profonde pour qu'on puisse la guérir avec des emplâtres.

LES

Souscriptions Cléricales

Il y a des gens qui nous abordent en nous disant d'un air désespéré : — Concevez-vous cela ? Voilà que la souscription pour les écoles congréganistes monte à plus de cinq cent mille francs ! Qu'allons nous devenir si la réaction relève ainsi la tête ? Nous ne pourrions jamais lutter contre des gens si riches et si généreux !...

Et nous leur répondons simplement :

Ils ont trouvé cinq cent mille francs, mieux vaudrait encore qu'ils eussent trouvé un million et davantage. Avec cet argent, ils subventionneront mille, quinze cents écoles, soit. Vous ne pensez donc pas qu'il y a en France trente trois mille communes et que c'est, en somme, une école sur trente qui reste à leur dévotion. Voilà pour les périls à courir. Eh bien, dussent-ils envahir des provinces, doubler le nombre des instituteurs qui apprennent aux enfants à lire et à écrire, ils feraient encore de la bonne besogne, — de la besogne utile au progrès intellectuel du pays, et par conséquent à l'idée républicaine de liberté, d'égalité et de solidarité fraternelle.

Quels sont les départements qui leur sont encore intédés ? Ce sont ceux teintés en noir dans la carte d'instruction primaire. Au temps de leur puissance, de leur quasi-monopole, à mesure qu'une province passait à une teinte moins foncée, elle venait à la République. Laissez-les donc tranquillement nous aider — malgré eux — à mener à bien la réforme anti-cléricale la plus importante qui nous reste à accomplir : L'instruction est un vin généreux qui apporte avec lui la force et la vie. De quelque coupe qu'il soit versé, il fait naître au cœur l'ivresse de la liberté et de l'affranchissement. Il ne dépend pas de celui qui le mesure de lui ravir sa force et sa vertu. Les cléricaux nous ont appris à faire la République en nous enseignant à épeler son nom pour le maudire, il en sera pour les enfants comme pour les pères ;

L'Anglais. — Beaucoup trop cher.

Le Commissaire Français. — Fixez-nous plutôt une somme pour donner à boire à vos hommes.

Araby-Bey. — Vous savez qu'ils ont grand soif. Il fait si chaud en Egypte !

Le Commissaire Français. — Il fait chaud sans doute, mais vous ne prétendez pas boire tout le canal de Suez.

Le Commissaire Anglais. — Ce serait trop salé !

Le Commissaire Français. — Eh bien dites votre chiffre ?

Araby-Bey. — Je vous l'apporterai demain, il faut que je consulte mes collègues...

Le Commissaire Anglais. — Le gaillard se garde à carreau, et nous que devons-nous faire ?

Le Commissaire Français. — En référant à notre gouvernement.

Le Commissaire Français. — Encore ?

L'Anglais. — Toujours !

Troisième acte

LA RECONCILIATION

Tewfik. — Eh bien messieurs, m'apportez-vous une solution ?

Le Commissaire Français. — Laissez moi d'abord vous demander des nouvelles de votre santé ?

Tewfik. — Ça ne vas pa mal, je suis assez tranquille.

Le Commissaire Français. — Oui, les soucis du gouvernement ne vous gênent pas beaucoup.

le petit bataillon qu'on ravitaille à grand-peine par des souscriptions volontaires, ne fera ni mieux ni plus mal que le corps d'armée qui bat en retraite devant la nouvelle loi d'enseignement. Il ne dépend pas d'eux d'arrêter le monde qui marche en avant et qui ne revient jamais sur ses pas.

Et puis, regardant plus près, il ne nous déplaît pas de voir les beaux fils de la réaction employer à quelque œuvre avouable l'argent dont ils font d'ordinaire un si mauvais usage.

Mieux vaut encore créer des écoles — voire cléricales — que de tripoter à la bourse, de subventionner des escrocs de finance, de se galvauder dans les cabarets avec des filles, ou de mettre en action des colonies homicides comme celle de Port-Breton.

Le Figaro a trouvé quatre ou cinq cent mille francs dans sa clientèle, c'est quatre ou cinq cent mille francs de moins pour la dame de pique, la dame de cœur, ou les paris de courses. Goutte d'eau dans la mer, qui ne tarira la source d'aucun luxe scandaleux, d'aucune folie ruineuse ou d'aucune spéculation malhonnête, mais qui échappera au gouffre où s'engloutit chaque année le superflu de nos adversaires. L'industrie des cocottes et des maisons de jeu n'en souffrira pas, les petits Bretons apprendront à lire et à parler français, — tout est pour le mieux dans la meilleure des Républiques. — Ah ! s'il n'y avait pas d'autres points noirs à l'horizon, comme le ciel politique serait d'un azur sans nuage !

FÊTES DE GYMNASTIQUE

Concours de tir à Lyon, fêtes de gymnastique à Reims, apprentissage militaire dans les Lycées et les écoles, voilà de la bonne besogne et qui profite aux individus et au pays. C'est un grand honneur pour la République d'avoir su donner à nos jeunes gens le goût de ces virils exercices, de les avoir encouragés, patronnés, et d'y présider par ses plus hauts personnages, en les honorant comme les plus nobles de nos plaisirs populaires et la plus féconde de nos renaissances nationales.

Nous nous rappelons encore la fin de l'Empire, le temps où florissaient les petits crévés et où le maréchal Niel, — un vrai soldat, — organisant la garde mobile, se heurtait fatalement contre l'indolence et la mollesse de toute la jeunesse débauchée par nos vingt ans d'aventure Bonapartiste. Il était de bon ton alors, de flageler sur des jambes grêles, d'épuiser de fatigue, vautré sur quatre chaises, à la porte d'un estaminet ; et on blaguait avec un esprit incomparable les jeunes chauvins, — ils étaient rares, — qui prenaient au sérieux leurs nouveaux galons d'officier. Il n'entrât pas du reste dans les vues de l'empire d'encourager la formation d'une armée de réserve : avec quoi l'eût-on équipée ? On n'avait pas seulement des fusils pour l'armée active ; et s'il ne manquait pas un bouton de guêtre, il manquait trop de cartouches pour qu'on pensât à gaspiller ce qui restait en apprenant l'exercice à feu aux mobiles qu'on se gardait bien de mobiliser, autre part que sur le papier.

Au moins le désastre final a-t-il produit des fruits de maturité et de prudence. On sait qu'il ne faut qu'une étincelle pour allumer des guerres effroyables et, à tout hasard, s'est-on mis à assouplir et à fortifier les corps pendant qu'on fondait des canons et qu'on forgeait des fusils.

Tewfik. — Naturellement, mais vous-même, qu'avez-vous fait mes chers conseillers ?

Le Commissaire Anglais. — Nous en avons d'abord référé à notre gouvernement.

Tewfik. — C'est très bien. Et après ?

Le Commissaire Français. — Après, nous en avons encore référé à notre gouvernement.

Tewfik. — De mieux en mieux, mais ensuite ?

Le Commissaire Français. — Ensuite, nous avons référé... non, nous avons vu Araby-Bey.

Il a l'air très monté, le colonel !

Tewfik. — Oui ! il y a entre nous une histoire de femme.

Le Commissaire Français. — Et une histoire d'argent.

Tewfik. — Comme avec tout le monde... En résumé que veut-il pour me laisser la paix ?

Le Commissaire Anglais. — Deux clefs : la clef de la caisse.

Le Commissaire Français. — Et la clef du harem.

Tewfik. — Pas autre chose ?

Le Commissaire Français. — Mais c'est déjà joli, quand vous n'aurez ni caisse ni...

Tewfik. — C'est mon affaire, je vais lui donner les clefs.

Le Commissaire Anglais. — Un moment pourtant, vous savez que la caisse nous regarde un peu.

Tewfik. — Laissez moi faire, je réponds de tout !

On ne crie pas « à Berlin, » mais on s'arrange de façon à ce que personne n'ait envie de crier « à Paris » et c'est la bonne application du vieux brocard « si tu veux la paix, prépare la guerre. »

Aussi faut-il applaudir sans réserve, avec enthousiasme, à tout ce qui assure cette paix si désirable en préparant la guerre pour le jour où il faudrait l'affronter. Ecoles de cadets, sociétés de tir, sociétés de gymnastique, bataillons scolaires, clubs d'alpinistes, tout cela est bon, tout cela est excellent, tout cela enrichit le sang de notre génération trop appauvrie, tout cela endurec les muscles et prépare à la France une muraille vivante plus solide et plus efficace que toutes les forteresses et tous les camps retranchés.

Le gouvernement ne s'y trompe pas, c'est un ministre qui vient présider à Reims, les fêtes du concours international de gymnastique; ce sont des généraux éminents qui, hier, venaient toaster à la prospérité de notre société de tir; et partout on semble s'inspirer de cette belle devise qui est au bas du tableau honoré de la suprême récompense à l'exposition de Paris « *Ludus pro patria*. Le jeu pour la patrie, le jeu qui fait des hommes, le jeu qui fait des soldats et qui est une promesse de force et un gage de liberté.

NOS ÉTUDIANTS

Ils font beaucoup parler d'eux depuis quelques temps. A Lyon, où ils organisent des manifestations aussi nocturnes que répétées, à Dijon, où ils cassent les vitres des marchands de journaux, à Paris, où ils ont entrepris la chasse aux souteneurs, partout on entend célébrer les travaux de ces jeunes hercules à travers les écuries d'Augias; — et nous ne nous apercevons pas que, de tout ce tapage, Augias se trouve plus mal. Il nous est même revenu qu'un de ces possesseurs d'écuries malpropres (section de Lyon), avait carrément répondu au commissaire de police: Plus on m'attaque et on me poursuit, plus on fait monter mon tirage: je suis enchanté de cette nouvelle aventure.

Or, sans nous occuper pour le moment de la portée pratique des bousculades de Paris et des promenades de Dijon et de Lyon, il serait peut-être bon d'examiner sur quel terrain — vrai — se place la querelle que les étudiants ont eu le grand tort, à notre avis, d'engager contre d'immenses arôles ou de méprisables spéculateurs.

Nos jeunes gens errent bien fort, — et à force de le crier, ils doivent certainement le croire, — qu'ils vengent la morale publique outragée et qu'une indignation toute platonique, toute patriotique même, contre les souteneurs et leurs similaires, est la seule raison de leurs prises de cannes.

Est-ce bien sûr, cela? Et n'y a-t-il pas, au fond, ce que cherchait invariablement le juge légendaire: des affaires de femmes? Or du moment qu'il faut supposer que cette nouvelle guerre de Troie, à pour cause un certain nombre d'Hélènes cascadeant entre leurs Paris à trois ponts, et leurs Ménélas de première ou de troisième année, la querelle descend à des hauteurs moins sereines et il survient un document humain qui n'a plus rien d'héroïque. Nous voulons bien admettre que bon nombre de jeunes gens ne pensent qu'à poursuivre le crime à l'œil louche, ainsi que l'a dépeint le tableau de Prud'hon, mais n'y en a-t-il pas trop qui cognent *pro domo* sur des rivaux qui les gênent et, pour

employer le mot naturaliste « qui leur chipent leurs femmes. »

Passons maintenant au côté pratique de la question. Nous disions, tout à l'heure, que ces batailles rangées ne menaient à rien. Bien mieux, que les étudiants faisaient ainsi sans s'en douter, le jeu de leurs tristes adversaires.

La chose est évidente. A Lyon, ont-ils obtenu un résultat quelconque? Ils sont allés faire tapage à la porte du maire et du préfet. Pourquoi? Pour obtenir la suppression d'un journal déplorable. Le maire et le préfet n'ont rien à voir dans l'affaire et les étudiants auraient dû le prévoir d'avance. Quant au journal en question, il a doublé son tirage: beau résultat!

A Paris, c'a été encore une plus belle duperie. Les étudiants ont assommé quelques soi-disant souteneurs qui, somme toute, ne soutenaient que leur famille en travaillant du matin jusqu'au soir. Voilà une éclatante victoire! Mais les vrais souteneurs? Ah! ils sont plus malins, ceux-là. Ils ont trouvé moyen de se mêler aux manifestations, de provoquer sournoisement la colère des étudiants et des sergents de ville, et de filer prudemment au moment où les têtes étaient bien échauffées. — Conclusion: on a tapé à tort et à travers sur les étudiants, il y a eu des têtes cassées, et ce sont encore nos jeunes gens des écoles qui ont « écopé ».

Alors, bien entendu, les meneurs politiques se sont mêlés à l'affaire et on a cherché à envenimer une querelle où, il n'était déjà plus question de souteneurs, mais seulement des étudiants des facultés de l'Etat, et de la police de M. Camescasse.

On accusé le préfet de police, tantôt de trop de rigueur, quand il envoyait ses agents pour séparer les combattants, tantôt de trop de faiblesse, quand il laissait le quartier latin sans police.

Dire que M. Camescasse a eu raison d'exagérer, un jour, dans le sens de la répression, un autre jour, dans celui l'indifférence, ce serait aussi exagérer soi-même, dans le sens de l'optimisme. Le préfet de police a été trop nerveux, de même que les étudiants ont été beaucoup trop intempérants, de même aussi que nos intrançaisants qui tonnent aujourd'hui contre l'administration, ont été bien sévères contre de malheureux policiers, auxquels on ne peut cependant faire un crime de riposter quand on les assaille à coups de cannes et de casse-têtes.

Bien mieux vaudrait pour ces messieurs de l'extrême-gauche, aider à la confection des lois sur les récidivistes. En expatriant les gredins qui ne vivent notoirement que de vol et de prostitution, on ferait plus contre l'engeance des souteneurs que par toutes les battues et les batailles. On procéderait par élimination successive et bientôt, cet aimable bataillon qui se recrute dans les bas fonds du vice et de la débauche, serait réduit à sa plus simple expression.

Mais il paraît que messieurs les intrançaisants sont obligés de compter avec ce noyau de toute candidature communarde ou socialiste, et qu'en faisant de la peine aux récidivistes, ils risqueraient de s'aliéner les bons amis à ces citoyens influents.

Et voilà pourquoi messieurs de la gauche socialiste repoussent les lois sur les récidivistes, pendant que les souteneurs se battent en plein Paris contre les étudiants, et que la police assomme ce qu'elle trouve devant elle. Le spectacle est curieux, mais triste.

mon harem, je n'ai rien à vous refuser; tendez la main, voici la clef de la caisse, voici la clef du Paradis... de Mahomet.

Araby-Bey. — Se pourrait-il Seigneur? Tewfik. — Parfaitement, on obtient tout de moi avec de bons procédés.

Araby-Bey. — Mais votre Hauteesse me comble de bienfaits!

Tewfik. — Je t'en veux accabler!

Araby-Bey. — Me serait-il permis au moins de vous témoigner ma reconnaissance, en embrassant vos genoux?

Tewfik. — Mieux que cela, embrassons complètement mon ami...

Araby-Bey. — Ah Seigneur... (Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.)

Le Commissaire Français. — Eh bien qu'en dites-vous?

L'Anglais. — Qu'il faut en référer à notre gouvernement.

Le Commissaire Français. — C'est juste j'oubliais: référons, référons!

Quatrième acte.

LA RUPTURE

Tewfik. — Vous avez vu si mon plan a réussi!

Le Commissaire Anglais. — Mais...

Tewfik. — Arabi est devenu doux comme un mou'on.

Le Commissaire Français. — Parbleu avec les concessions que vous lui avez faites.

Tewfik. — Concession illusoires.

Le Commissaire Français. — Comment, illusoires!

THEATRES

Grand-Théâtre et Célestins. — N, i, ni, c'est fini. Le 31 mai écoulé, entre 11 h. 20 et 11 h. 44 du soir, la saison théâtrale rendait le dernier soupir et la direction Campocasso s'évanouissait. Les cinq ans au bout de quels, dans son prospectus d'ouverture, l'impressario cher au cœur de M. le Maire, nous donnait rendez-vous, avaient duré huit mois!

El de toutes les belles promesses d'octobre 1884, il nous reste la ruine de nos théâtres municipaux, la désorganisation artistique et morale de nos deux scènes. Tel est le résultat final d'une direction dont l'impopularité dépasse aujourd'hui celle des Senterre et des Vaciot, au point que le public tolérerait difficilement que, sous son nom ou celui d'un compère complaisant, elle devint adjudicataire de l'un ou de l'autre de nos théâtres.

Cette impopularité a forcément rejailli sur l'administration et le conseil municipal qui, quoi qu'en puissent dire certains de ses membres, ne se sont jamais trouvés d'accord avec la majorité de la population lyonnaise touchant la question des théâtres.

On ne comprendra jamais qu'une municipalité qui se targuait si fort, l'an dernier, de l'intérêt que lui inspiraient les masses, orchestre, chœurs, ballet, machinistes, petits employés de tout genre, ait par dépit supprimé, en quelques minutes, une subvention qui assurait l'existence de tout ce personnel.

On comprendra difficilement qu'un conseil municipal votant la somme énorme de 120,000 francs de fusées et de lampions pour la fête du 14 juillet qui dure UN jour, dépensant 30,000 francs pour essayer un monument en carton-pâte sur la place de la République, on ne comprendra pas que ce même conseil raye d'un cœur léger une dépense annuelle de 200,000 francs dont la majeure partie rentre dans les caisses publiques, sous forme d'octroi, de droits des pauvres, etc., dépense productive, destinée à donner le pain à de nombreuses familles, et à fournir au peuple des plaisirs artistiques et d'une moralité plus haute que ceux qu'il rencontre dans les cabarets ou les « beuglants » auxquels on va le réduire.

Nous disons bien: le peuple. Car un des arguments des partisans de la non-subvention, de la vente même de nos théâtres — il s'en trouve dans le conseil — un des arguments de ces prétendus citoyens consiste à soutenir que les théâtres sont le plaisir des bourgeois et des aristocrates et non celui du peuple. Eh bien, n'est-ce pas le peuple qui fournit, dans la proportion de 15 ou 20 pour 1, la masse des spectateurs du parterre, des secondes, troisièmes et quatrièmes galeries? N'est-ce pas le peuple qui réclame, quand le ténor passe un couplet ou que la chanteuse échoue à son point d'orgue? Par qui sont fournies les recettes, sinon par le peuple qui aime les spectacles lyriques ou dramatiques et n'a point tort? Ne sont-ils pas du peuple ces conseillers municipaux, eux-mêmes, qui suivent les théâtres avec une louable assiduité et savent fort bien se faire attribuer de bonnes bagnoires, dans le cahier des charges?

Que sont les musiciens, choristes, danseurs, machinistes, ouvreuses, contrôleurs, marchands de contremarques, etc., tout ce personnel vivant, à peu près des miettes du budget des théâtres, — que sont-ils, sinon de ce peuple qui vous vous intéresse si fort?

Qui donc réclamait, l'autre soir, à la représentation au bénéfice des incendiés de la Buire et à la soirée de clôture de mercredi, qui donc réclamait la subvention municipale, sinon le peuple lui-même, qu'on a eu soin de fourrer au poste, en guise d'argument sans réplique?

Du reste, maire, adjoints, conseillers, ne l'ignorent pas. Tous sont convaincus, *in petto* de l'absurdité de leur résolution et, tout en accusant la presse ou le public qui n'en peuvent mais, ils comprennent — sans l'avouer, — la faute commise en liant le sort de nos théâtres à la personnalité de M. Campocasso.

Seulement, comme l'entêtement est une des

Tewfik. — Vous verrez ça: ajoutez que j'ai convoqué une assemblée de notables.

Le Commissaire Anglais. — Yès, notables — pourquoi faire?

Tewfik. — Pour contrebalancer l'élément militaire et pacifier les esprits.

Le Commissaire Français. — Eh mais qu'est-ce que j'entends? un tumulte, des cris?

Tewfik. — Les cris de joie de mon peuple.

Le Commissaire Français. — Cris de joie, non, écoutez: canaille, scélérat, bandit, à mort...

Tewfik. — Qu'est-ce que ça signifie?

Araby-Bey faisant l'irruption. — Ah gre-din, tu m'as trompé!

Tewfik. — Comment trompé, mon ami?

Araby-Bey. — Les clefs étaient fausses!

Le Commissaire Français. — Ah joli!

Araby-Bey. — Et je n'ai pu entrer nulle part, ni à la, ni au... Mais tu va me le payer!

L'Anglais. — Aoh calmez-vous! songez que nos cuirassés...

Le Français. — Parfaitement nos cuirassés.

Araby-Bey. — Je me moque des cuirassés.

Tewfik. — Et mon assemblée de notables...

Araby-Bey. — Allez la chercher, elle court encore!

Le Commissaire Français. — Je crois que la situation devient grave.

L'Anglais. — Very well, très grave!

nombreuses vertus de nos élus, ils ne reviendront pas sur leur sorte de détermination et il est absolument certain que nos scènes municipales sont morte aujourd'hui.

L'adjudication à la bougie leur procurera un locataire aux Célestins, cela n'est pas douteux. Quant au Grand-Théâtre, ni les uns, ni les autres ne s'imaginent qu'ils mettront la main sur un mortel assez dénué de bon sens pour s'adjuger le Grand-Théâtre, à moins d'y inscrire un beau millier du pécunier les mets célèbres de M. le Maire: cabotage et faillite.

Théâtre-Bellecour. Aujourd'hui, mercredi, commence au Théâtre-Bellecour, une série de six représentations données par Mme Judic, au début d'une nouvelle tournée en province.

Les 2, 3 juin sont consacrés à *Lili*, comédie-opérette en 3 actes de MM. Hennequin et Albert-Millaud, dont le départ de Mme Judic a si intéressamment rompu le brillant succès aux Variétés.

Lundi, 5 juin, une représentation de *la Femme à Papa*.

Mardi, 6 juin, *Lili* pour la dernière fois.

Enfin, mercredi 7, soirée extraordinaire pour les adieux de la charmante artiste.

Si notre public n'avait pas souvent applaudi déjà le grand talent de Mme Judic dont le récent passage à Lyon s'est traduit par un succès colossal, nous n'hésiterions pas à engager nos concitoyens à ne pas manquer l'occasion d'assister à quelques excellentes soirées théâtrales qui vont hélas devenir extrêmement rares. Mais le nom de l'étoile affichée par M. Simon, dispense de toute réclame.

La troupe accompagnant Mme Judic est à peu près celle qui l'escortait naguère. MM. Didier, Emmanuel, Worms, Edouard-Georges lui donnaient le plus convenablement du monde la réplique dans *la Roussotte* et *la Femme à Papa*; nous ne demandons qu'à retrouver dans *Lili* la même interprétation honorable et consciencieuse.

Concerts-Bellecour. — Si nos théâtres sont tombés sous les coups du conseil municipal, si le personnel de nos scènes va se disperser aux quatre vents, nous aurons du moins la satisfaction d'en conserver, pendant quelques mois encore, un des éléments artistiques les plus sérieux. Notre orchestre, groupé autour de son chef, M. A. Luigini, a repris depuis le 1^{er} juin la série de ses concerts quotidiens du soir, au kiosque de la place Bellecour.

Nous l'y retrouvons à peu près tout entier, avec son homogénéité, ses traditions, ses qualités d'ensemble et cette perfection d'exécution que nous applaudissons depuis quelques années au Grand-Théâtre.

Nous y retrouverons nos solistes, MM. Fargues, Ritter, Lespinasse, Bay, Bedetti, Tamburini, Forestier, etc., et son sous-chef, M. Couard.

Encouragé par le grand succès de la saison dernière, M. A. Luigini offrira aux auditeurs des Concerts-Bellecour un répertoire qui, sans s'écarter du genre convenant essentiellement à des séances musicales en plein air destinées à un public spécial, affectera des allures plus artistiques.

Les fêtes des mardis et vendredis seront maintenues et grâce à des engagements d'artistes étrangers, — engagements contractés et assurés, — ces fêtes auront un éclat qu'elle n'ont point encore atteint.

Enfin, exilée pour longtemps peut-être de nos théâtres, par l'erreur volontaire de l'administration de notre cité, la bonne musique va trouver un refuge d'été sous les marionnières de Bellecour. Puisse-t-elle nous rester fidèle quand viendront les longues soirées d'hiver et les frimas!

Nous n'osons l'espérer.

G. LAURENT

Lyon. Imp. LARAUME, c. Lafayette, 5. ALROY, succ.

Pour tous les articles non signés: Le Gérant responsable

A. ALRICY.

Le Commissaire Français. — Alors que faisons nous?

L'Anglais. — Nous allons en référer à notre gou...

Le Français. — ...vernement, c'est connu. Mais d'ici là, nous avons le temps d'être tous égarés!

Le Commissaire Anglais. — Je le crois aussi.

Le Français. — Et alors?

Le Commissaire Anglais. — Nos successeurs en référeront...

Le Français. — A leur gouvernement! Vous n'auriez pas un autre moyen de sauver notre peau?

L'Anglais. — Aucun.

Le Français. — Voilà qui donne une crâne idée de la diplomatie.

Tewfik. — Mes amis, au secours, on m'étrangle!

Les deux Commissaires. — Prenez patience, nous allons en référer à notre gouvernement!

L. LECLAIR.

CHRONIQUE FINANCIERE

Paris, 31 mai 1882.

Les avis reçus des places étrangères sont un peu moins satisfaisants; les marchés allemands sont lourds. A Londres, les consolidés et les titres internationaux témoignent des tendances plus indécises. Les affaires se sont considérablement ralenties. Partout la spéculation est rentrée dans sa tente et elle semble résolue à s'abstenir tant que la question égyptienne ne sera pas résolue.

Chez nous on ne s'est guère occupé que des transactions rendues nécessaires par la liquidation qui va commencer par la réponse des primes. Disons tout de suite que cette opération ne semble pas devoir donner lieu à une lutte bien vive, les primes étant abandonnées pour la majeure partie. Les reports, d'autre part, n'ont pas accusé de tendance de cherté excessive, bien qu'on ait coté 0,26 sur le 3 0/0, de 0,29 à 0,30 sur l'amortissable et 0,38 sur le 5 0/0.

Beaucoup de spéculateurs n'ayant pas attendu le dernier moment pour se mettre en règle, il est permis de supposer que les positions restant à faire reporter ne sont pas très considérables et que l'argent, peu sollicité, ne montrera pas de trop grandes exigences.

Les rentes françaises ont peu varié; nous retrouvons le 3 0/0 à 83,32, l'amortissable à 84,42 et le 5 0/0 à 116,12.

Les changements ne sont pas beaucoup plus importants sur le marché des actions des établissements de crédit. On cote la Banque de France 5,375 le Foncier 1,327, la Banque de Paris 1,205, la Banque d'Escompte 573, la Banque hypothécaire 625 et la Générale 630.

Les Chemins français sont soutenus: le Lyon vaut 1,490, le Nord 2,110, l'Orléans est très recherché à 1,325.

Hausse sur le Gaz qui clôture à 1,650. L'Italien continue par se faire remarquer par sa grande solidité; nous le laissons à 90,50, l'obligation Egyptienne unifiée est fermée à 550.

Plus de sucrage pour les Vins

L'expérience a démontré que le raisin sec seul devait être employé, et le raisin de Corinthe de préférence à tout autre. Mettre avec les marcs, pressés ou non, d'un pièce de vin 50 kilos raisin de Corinthe et 200 litres d'eau, on obtiendra du vin à 9 degrés aussi coloré que le premier.

On peut se procurer des raisins de Corinthe, récolte 1881, dans les entrepôts BRESARD-NEEL, 2, Place de la Miséricorde, Lyon.

HERNIES

Complètement guéries par la Méthode

B. GLASER

MÉDAILLE D'ARGENT

Nos lecteurs atteints de cette triste infirmité seront heureux d'apprendre que M. B. GLASER, le célèbre herniaire alsacien, en France depuis l'annexion, voit chaque jour son heureuse découverte prendre une plus grande extension, ne lui permettant presque plus de s'absenter. Néanmoins sur des nombreuses demandes, M. GLASER s'est encore dévoué une fois à venir parmi nous et il sera visible à Annecy, grand Hôtel de Verdun, les 22, 23 et 24 mai 1882 inclus; à Chambéry, hôtel de l'Europe, les 25, 26 et 27 mai inclus; à Grenoble, grand hôtel de l'Europe, les 28, 29, 30 et 31 mai inclus; à Lyon, hôtel de l'Europe, 1, place Bellecour, les 1, 2, 3, 4 et 5 juin inclus; à Saint-Etienne, hôtel de France, les 6, 7 et 8 juin inclus; ensuite au Puy, hôtel des Ambassadeurs, les 9, 10 et 11 juin inclus; puis à Clermont-Ferrand, hôtel de la Poste, les 12, 13, 14 et 15 juin inclus.

Inutile d'insister sur l'efficacité de sa méthode; les nombreuses cures, faciles à vérifier, qu'il a opérées, sont là pour prouver ce que nous avançons.

M. B. GLASER traitera par correspondance, en s'adressant à sa propriété « Villa de la Providence » à Villemomble, Paris.

— Envoi franco, contre 1 franc de la brochure explicative.

DEMANDEZ

dans les dépôts de la Société des Laiteries du Rhône les BEURRES tant appréciés des gourmets et amateurs de beurre de table. — Marque des LAITIERS DU RHONE.

Beurre extra-fin, genre Isigny, le kilogramme. . . . 5 fr. »

Beurre fin de table, le kilogramme. . . . 3 50

QUALITÉS ESTAMPILLÉES

HERNIES

sans opération, guérison prompte, parfaite garantie par les faits. En conséquence plus de bandage. D. GAILLARD, quai de la Charité, 1, Lyon.

EAUX MINÉRALES

Françaises et Étrangères

Pharmacie des Célestins, pl. des Célestins, 6

Produits au gluten p^r les diabétiques

Insecticide Foudroyant

Destruction infaillible des punaises, puces, poux, mouches, cousins, cafards, mites, fourmis, chenilles, charançons, etc. — E. GALZY, fabricant, 28, rue Bugeaud, à Lyon. — Le kilogr., 12 fr.; 100 gr., par poste, 1 fr. 35.

Maison d'Accouchement

M^{me} V^e YVERNAT

3, rue Vieil-Renversé, 3, LYON

Angle de la rue du Doyenné, Quartier Saint-Georges

Vaccine et tient des pensionnaires. — Chambres indépendantes. — Discretion. — Renseignements par correspondance. — Connaît l'allemand.

Nous engageons vivement les personnes qui s'occupent d'agriculture et qui tiennent à être au courant de tout ce qui s'écrit et se fait au sujet de la vigne, de s'adresser à la

GAZETTE

AGRICOLE ET VITICOLE

journal paraissant tous les dimanches, et qui a été choisi par le comité d'études et de vigilance pour la destruction du phylloxera dans le département du Rhône, pour la reproduction de tous ses documents, rapports, procès-verbaux, etc., etc.

On s'abonne au bureau du journal, à Lyon, rue de la Bourse, 14.

Prix : 8 francs par an.

DÉCORS D'APPARTEMENTS

M^{me} DÉPY, Tapissière à façon, fait tout ce qui concerne cet article, tels que : Rideaux, Tentures riches, Stores Italiens, Berceaux d'Enfants, Housses, Coussins, Tapis, etc.

45, Cours Morand, 45

MALADIES DES FEMMES

M^{me} CHRÉTIEU

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

traite les maladies des femmes par une méthode toute spéciale. A la suite de longues et incessantes recherches scientifiques, elle est arrivée à traiter avec grand succès la Stérilité et ses diverses affections, M^{me} CHRÉTIEU compte 26 années de succès qui dépassent toutes les prévisions et assurent à son traitement une immense supériorité sur toutes les méthodes connues jusqu'à ce jour. — Analyse des urines.

CONSULTATIONS TOUS LES JOURS

DE MIDI A QUATRE HEURES

9, rue Bourbon, au 1^{er}, au-dessus de l'entresol, Lyon

Maison de commission

Pour l'achat des VINS BLANCS de SOLOGNE VINS ROUGES de CHER et environs de BLOIS

Envoi d'Echantillons

A toute demande de forfait je ne réponds pas.

LETOURNEUR Fils

Commissionnaires en VINS, à Cour-Cheverny près Blois (Loire-et-Cher)

LECONS

d'Italien, d'Allemand, d'Espagnol et d'Anglais (traductions)

PRIX MODERES

S'adresser à l'Agence Fournier, 14, rue Confort, sous le n° 1216.

VINS D'ESPAGNE

à la commission

JULLIENNE, G. et C^{ie}

Ronda San-Pedro, 156, à Barcelone.

SANS INJECTIONS NI MERCURE
D^r PEILLON guérit rapidement
MALADIES SECRÈTES
CORRESPONDANCES
Consultations tous les jours de
3 à 5 h. gratuites de 5 à 7 h.
Rue Cuivier, 15, Lyon.

ARMES

DE CHASSE ET DE TIR

Fabrique et Réparation

FOURNITURE ET ÉCHANGE

Canon Choke-Bored à longue portée

r. MULLER, 20, rue d'Algérie, Lyon.

AUX MÉDAILLES

LYON rue de l'Hôtel-de-Ville, 74 et 76 LYON

MAGASINS DE

Chaussures

LES PLUS

Vastes de France

PRIX FIXE

Assortiments immenses pour Hommes, Dames & Enfants

Succursale à St-Etienne, rue St-Louis, 12, près l'église.

Compie Générale d'Affichage

V. Fournier, rue Confort, 14

VÉRITABLE LIQUEUR D'HENDAYE
(Médaille d'or) HYGIÉNIQUE, DIGESTIVE (Médaille d'or)
Expédition franco, en France, depuis 8 litres
Dépôts partout, notamment à Paris, V^e P^{re} COQUET, rue Châteaudun, 2; à Lyon, C. VIDAL, cours de la Liberté, 15.
Fabrique P. BARBIER, à Hendaye (Bas-Pyrénées)

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE

Une expérience de quinze années et la faveur des principales autorités médicales, sont venues démontrer que pour combattre la présence des vers intestinaux, qui font tant de victimes parmi les chers petits êtres dont la vie et la santé nous coûtent tant de soins et de sollicitude, aucun vermifuge n'a encore offert des résultats aussi heureux que

LE SAUVEUR DES ENFANTS

Ce précieux remède se trouve chez son inventeur

Léon BERTRAND, 55, place de la République

DÉTAIL : Pharmacie Mazade et Daloz, rue d'Algérie, 14; pharm. Saint-Pothin, rue Bugeaud, 21; Pharm. Basset, rue Saint-Alexandre, 9, à Saint-Just;

A Grenoble, pharm. Chatrousse et Marcel; à Saint-Etienne, pharm. Seigle, rue de Foy, 4, et dans toutes les bonnes pharmacies.

PRIX : 2 fr. 50 cent.

APPAUVRISSEMENT
SANG
Faiblesse de Constitution
PYROPHOSPHATE
DE FER
DE ROBIQUET
Approuvé par l'Académie de Médecine
Recommandé contre la Scorbut, Rachitisme, Glandes, Tumeurs, Irrégularités du Sang, Pâles couleurs, Pertes, etc.; il rend à l'organisme le Phosphore et le Fer indispensables à la bonne constitution des Os, des Nerfs et du Sang. — On l'emploie en Dragées, Solution, Sirop ou Vin, suivant le goût du malade.
Dragées ou Sirop : 3 fr.
Solution : 2 fr. 50. — Vin : 5 fr.
DETHAN, rue de Strasbourg, 10, PARIS
Et dans les Pharmacies France et Étranger.

1 FRANC par AN 150,000 ABONNÉS 52 NUMÉROS
Le Moniteur
des
Valeurs à Lots
(Paraît tous les Dimanches, avec une causerie financière du Baron Louis)
LE SEUL JOURNAL FINANCIER qui publie la Liste officielle des Tirages de toutes valeurs françaises et étrangères
LE PLUS COMPLET DE TOUS LES JOURNAUX (SEIZE PAGES DE TEXTE)
Il donne Une Revue générale de toutes les Valeurs. — La Cote officielle de la Bourse Des Arbitrages avantageux. — Le Prix des Coupons. — Des Documents inédits.
Propriété du CRÉDIT DE FRANCE. — Capital : 75,000,000 de Fr.
On s'abonne dans toutes les succursales des Départements. UN FRANC PAR AN dans les Bureaux de Poste et à PARIS, 17, Rue de Londres

PAVILLONS RUSTIQUES EN CIMENT

Pièces d'eau, Moulures en ciment, Travaux de Maçonnerie

FAVIER SIMON
ROCAILLEUR

Médaille à l'Exposition de Lyon 1879, au Comice agricole

56, rue de Trion, au 2^{me} (Lyon-St-Just).

PETIT GUIDE DE L'ÉTRANGER

En vente à l'Agence générale de Publicité, 14, rue Confort, Lyon.

ON OFFRE

DÉPOT & MONOPOLE

à Commerçants ou particuliers sérieux pour la vente de différents produits alimentaires, 1^{re} nécessité, brevétés et autorisés par Conseil d'hygiène; vente facile sans connaissance spéciale. Situation de 4,000 à 5,000 fr. Ecrire avec timbre pour réponse à Monsieur HERMAND, 35, rue de Londres, Paris.

Articles de Luxe et de Fantaisie

M^{on} CASSET

Rue de la République

Rue de la République

32

32

(EX-RUE DE LYON)

(EX-RUE DE LYON)

MARQUINERIE — EVENTAILS

Bijouterie. — Tabletterie
Sacs gilets, etc. Necessaires garnis
Ébénisterie artistique
Porte-Bouquets — Passe-Portent
Chapelles. — Petits Bronzes
Albums, Souvenirs, Porte-Monnaie
Caves à Liqueurs

ORTE-CIGARES en CUIR de RUSSIE

LE CAFÉ
DES
GOURMETS
est composé des
meilleures sortes.
Il ne contient aucun
mélange de Chicorée ou
autres substances analogues.
Toutes les boîtes doivent être scellées
par deux bandes portant le nom : TREBUCHEN
ÉVITER LES IMITATIONS DU TITRE OU DE L'ÉTIQUETTE

ENVOI GRATIS ET A TOUT LE MONDE

de l'indication, avec preuves irrécusables, d'une formule infaillible pour guérir, en secret et à peu de frais, les écoulements récents et les plus invétérés. Écrire à EYMIN, à Vienna (Autr.). Il répond par retour du courrier.

AU LABOUREUR

Maison recommandée pour la bonne fabrication des

CHAUSSURES POUR HOMMES, DAMES, FILLETES ET ENFANTS



Maison CASSET, rue de la République, 32